

Sylvia Perujo, danseuse

# Le flamenco est l'oxygène qu'elle préfère

Gilbert Salem Texte  
Odile Meylan Photo

**L**a danse andalouse, qu'elle pratique depuis sa petite enfance, lui confère une grâce gestuelle qu'une première maternité, bientôt à terme, sensualise davantage et rend Sylvia Perujo plus rayonnante. «Qu'il le veuille ou non, mon premier enfant aura dansé avec moi», fait-elle en désignant son ventre rebondi et en clignant de grands yeux noir et or. «Grâce au flamenco, ma grossesse s'est déroulée *alegría*, sans nausées.» Elle se sent d'aplomb pour accueillir vendredi les participants à la 5e Feria Flamenca de Renens, sous l'égide de l'association Al-Andalus, créée en 1995 par son père et qu'elle codirige actuellement avec son frère Antonio. Lui à Genève, elle à Renens.

Durant trois jours, la salle communale et l'esplanade rennaises retentiront de joyeux fracas de claquettes et castagnettes dans un fond de froufrous de guipures et de sons de guitares de la Sierra bétique. Le pays d'origine de Sylvia, que cette native de Lausanne a appris à aimer à travers ses parents. Ils l'avaient fui avant la chute du général Franco en 1975. «Une Andalousie plus intérieure que maritime, avec chèvres et amandiers parfumés.»

Francisco Perujo, le papa, avait été fermier général en amont de Málaga. Débarquant en Suisse, il dut s'accommoder de métiers moins bucoliques, dans des hôtels d'Ouchy, puis dans la conciergerie d'une usine de l'Ouest lausannois. Très tôt il devint un membre actif d'une association d'autres émigrés andalous, qui se réunissaient le dimanche pour discuter politique, mais aussi manger des nourritures ancestrales, et surtout chanter et danser.

«Rappelons que les Espagnols exilés en Suisse avaient à cette époque un be-

soin plus fort qu'aujourd'hui de se regrouper, se souvient Sylvia Perujo. Moi j'étais encore en Pampers quand je fus reçue la première fois dans ces réunions, dans un local du complexe des Bergières. Antonio, mon aîné de 6 ans, natif comme moi de Lausanne, y esquissa ses premiers pas de flamenco grâce aux encouragements de notre père. Il nous insuffla tout de suite l'amour de la feria en nous faisant participer chaque été à celle de Málaga. Nous avons eu la chance d'avoir des parents qui nous poussaient vers le haut, jusqu'au sommet de nos choix individuels.» Si leur aîné, Juan, né sur la Costa del Sol, fera celui d'y retourner pour y exercer des activités non artistiques, les deux cadets resteront dans l'arc lémanique pour y recréer le génie musical et chorégraphique de l'Andalousie.

«A 70 ans, je danserai. Certes différemment. Mais je danserai encore»

La carrière de la petite Sylvia s'élève dès ses 6 ans comme une tornade de dentelles: «coachée» par son frère Antonio en Suisse, en France et ailleurs en Europe, elle est applaudie en Espagne, à Jerez de la Frontera, à Séville (où elle reçoit une bourse prestigieuse), à Madrid... Elle rencontre les plus grands maîtres du flamenco. Mais ses tournées internationales ne lui font pas oublier sa Romandie natale: en juillet 2014, elle est maître de danse dans le *Carmen* mis en scène à Avenches par Eric Viglé.

Aujourd'hui, elle frappe un peu moins du talon en raison de sa grossesse, mais c'est pour mieux savourer les plaisirs de l'enseignement. Un métier qu'elle commença à 15 ans, avec pour élèves des gens qui en avaient 30! Aujourd'hui, ils sont



## Carte d'identité

**Née le** 15 février 1981, à Lausanne.

### Cinq dates importantes

- 1987** Premier rôle sur scène à 6 ans, dans le spectacle *Persecución* de Félix Grande.
- 1998** Enfin soliste, dans la compagnie de son frère Antonio, pour *Pasion Flamenca*.
- 2002** Triomphe avec le même au Café de la Danse, à Paris, pour un *Minotaure* chorégraphié à l'andalouse.
- 2008** Son père meurt à 65 ans d'un accident de la circulation, en Espagne.
- 2013** Epouse le 18 mai, à Málaga, Javier Sanchez. Leur premier enfant devrait naître dans un mois.

une bonne soixantaine, des femmes en majorité. Les plus âgés ont 75 ans (dont un homme, «un Italien passionné»), les plus jeunes 3 ans. Elle les accueille dans une petite bâtisse de Renens, entourée d'un parking et de hauts immeubles. Une église désaffectée, bordée d'un modeste jardinier potager. Ses murs sont troués d'innombrables fenêtres: «La lumière extérieure, c'est si important pour l'apprentissage du flamenco!»

Osons une question de béotien: «C'est quoi, au fond, votre flamenco?» Réponse de Sylvia Perujo: «C'est bien plus qu'une danse et ses techniques. Une manière de traduire par le corps tout ce qui traverse notre quotidien. Des impressions heureuses et belles. De la tristesse aussi, des laideurs, des tourments, mais que la

danse peut sublimer. On s'y ressource, on y respire mieux. Mon meilleur oxygène, c'est la danse andalouse. Quand mon père mourut, il y a sept ans, d'un stupide accident de voiture en Espagne, je fus effondrée, car c'est bien lui qui nous y avait initiés, mon frère Antonio et moi. De là où il se trouve, il m'envoie des forces incroyables. Via sa mort, il a fait de moi une vraie femme. Et je suis sûre que mon enfant qui va naître fera de moi une femme meilleure encore. Et qu'à 70 ans je danserai moins bien, mais danserai encore.»

### Feria Flamenca

Renens, rte de Lausanne 37, du ve 19 au di 21 juin, samedi gratuit. [www.al-andalus.ch](http://www.al-andalus.ch)

## Histoire

### Ce jour-là

Tiré de la *Feuille d'Avis de Lausanne* du 17 juin 1940

**Suisse Nos réfugiés** Partir un jour subitement, en abandonnant tout derrière soi, son foyer, ses plus chers souvenirs de famille, et aussi son gagne-pain; affronter les bombardements et la mitraille; harassé, épuisé, arriver en Suisse avec les vêtements que l'on a sur le dos, et le plus souvent pas ou fort peu d'argent dans sa poche, et se demander avec angoisse: «Demain, de quoi vivrons-nous?»

Tel est actuellement le sort de nos compatriotes, nos frères. Ces hommes, ces femmes, ces enfants, allons-nous nous contenter de les recevoir en agitant des drapeaux et en chantant le *Cantique suisse*? Ou voulons-nous réellement, sincèrement, leur ouvrir nos bras, leur venir en aide et leur trouver du travail?

**France Cesser le combat** Le maréchal Pétain, premier ministre de France, a déclaré à la radio: «Il faut cesser le combat.» Il ajouta que, la nuit dernière, il entra en négociations avec l'ennemi «entre soldats» pour voir s'il était possible d'atteindre un accord.



**Adolf Hitler**  
Chancelier allemand

«Une «clique capitaliste» sera détruite dans cette guerre. Cette clique, en raison de ses intérêts personnels, est encore prête à sacrifier des millions de vies humaines; elle ne sera cependant pas détruite par l'Allemagne, mais par ses propres peuples...»

**URSS Main basse sur les Etats baltes** Radio-Moscou annonce que la Lituanie a accepté un ultimatum, dans lequel le gouvernement soviétique revendique le droit d'occuper le territoire lituanien «avec des forces suffisantes». (...) L'URSS a envoyé aux gouvernements de Lettonie et d'Estonie des notes identiques formulant des revendications semblables.

**Pontarlier Communiqué allemand** «Des troupes rapides allemandes ont atteint Pontarlier, au sud-est de Besançon, à la frontière suisse, aujourd'hui. Ainsi, la tenaille autour des forces ennemies se trouvant en Alsace et en Lorraine s'est fermée.»

### Il fait l'actualité le 17 juin... 1940

## Un Vaudois a vécu l'exode sur les routes de France

### Parti de Paris en voiture avec un ami, l'expatrié se retrouve pris dans le flot des réfugiés fuyant devant l'avancée allemande

«Il y avait à Paris quelque quinze mille Suisses, avant l'invasion», écrit la *Feuille d'Avis de Lausanne* le 17 juin 1940. Devant l'avancée de l'armée allemande, ils sont nombreux à rentrer au pays. Un Vaudois, parti de la capitale française en voiture le 9 juin, a raconté son périple au journal: «A 17 h, ce fut le départ. Deux routes seulement étaient accessibles à la circulation civile, toutes les autres étant réservées aux troupes. Aussi bien, nous prenons la file derrière une immense colonne de réfugiés, dont le lamentable cortège se déroule à perte de vue, en rangs serrés. Ces malheureux voyagent avec des moyens de fortune. Des familles se sont juchées sur des chars ou des camions. Des paysans vont à pied, en dirigeant leur bétail à coups de gourdin. D'autres ont emporté quelques poules avec eux, et l'on voit des crêtes curieuses dépasser des pa-



**En mai-juin 1940, des millions de Français, de Belges et de Néerlandais se jetèrent sur les routes de l'exil.** CORBIS

niers recouverts d'une serpillerie.

«Une vieille femme infirme s'est juchée sur une carriole formée d'une caisse et de deux roues de bicyclette; son fils tire cet étrange équipage, qui fait penser au pousse-pousse asiatique. D'énormes camions belges, dont les toits sont recouverts de matelas, emmènent des rescapés de la bataille de Flandres. Ces réfugiés vivent sur les routes depuis un mois et ils paraissent s'être accoutumés à leur existence nomade.

Noyées dans le flot, les voitures sont contraintes de suivre le train, l'exiguïté de la route, d'une part, l'inexpérience des conducteurs, d'autre part, empêchant tout dépassement. (...) A minuit, nous jetons un coup d'œil au compteur: nous avons parcouru exactement 25 kilomètres!» A 10 h du matin, après avoir roulé toute la nuit, ils ne sont qu'à 40 km de Paris! Après avoir tourné en rond, ils finissent par trouver un officier qui les autorise à emprunter une route moins fréquentée. «La machine roule

maintenant à quinze, à vingt, à trente, puis à quarante kilomètres/heure. Il semble, à cette allure, qu'on circule comme des fous...»

«Dans les villages traversés, on commence à retrouver du pain. Pas beaucoup, bien sûr, car la boulangère qui travaille sans arrêt depuis quarante heures a fait des dizaines de fournées, et la farine touche à sa fin. (...) Et, les heures s'ajoutant aux heures, voici que se précise la frontière suisse. Griserie de retrouver le sol natal, la vie normale, des villages où la lumière brille, de grandes routes où filent des voitures étincelant de tous leurs nickels...»

Les deux amis ont mis cinq jours pour rejoindre Lausanne: «Bonheur de retrouver le pays, et toutes ces choses que des années de vie parisienne avaient presque fini par vous faire oublier. On crâne un peu, sans doute, mais on est bien obligé de convenir qu'elle est très douce cette émotion qui vous pince sous la poche gauche de votre gilet...» **G.SD**

**Article paru** le 17 juin 1940 dans la *Feuille d'Avis de Lausanne*. **Archives consultables** sur [scriptorium.bcu-lausanne.ch](http://scriptorium.bcu-lausanne.ch)